
Maxime NORMAND, *Le Souffle de la sagesse. Sagesse biblique et littérature morale dans la seconde moitié du XVII^e siècle en France*, préface de Gérard FERREYROLLES
Paris, Les Éditions du Cerf (« Patrimoines »), 2018

Alberto Frigo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/10732>

DOI : 10.4000/rhr.10732

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2020

Pagination : 477-481

ISBN : 978-2-200-93327-2

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Alberto Frigo, « Maxime NORMAND, *Le Souffle de la sagesse. Sagesse biblique et littérature morale dans la seconde moitié du XVII^e siècle en France*, préface de Gérard FERREYROLLES », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2020, mis en ligne le 01 janvier 2021, consulté le 23 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/10732> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.10732>

Ce document a été généré automatiquement le 23 janvier 2021.

Tous droits réservés

Maxime NORMAND, *Le Souffle de la sagesse. Sagesse biblique et littérature morale dans la seconde moitié du XVII^e siècle en France*, préface de Gérard FERREYROLLES

Paris, Les Éditions du Cerf (« Patrimoines »), 2018

Alberto Frigo

RÉFÉRENCE

Maxime NORMAND, *Le Souffle de la sagesse. Sagesse biblique et littérature morale dans la seconde moitié du XVII^e siècle en France*, préface de Gérard FERREYROLLES, Paris, Les Éditions du Cerf (« Patrimoines »), 2018, 331 p., 23 cm, 30 €, ISBN : 978-2-204-12802-5.

- 1 L'affinité entre les Livres Sapientiaux de la Bible et les œuvres des « moralistes classiques » s'impose presque comme une évidence. Ces derniers s'en réclament d'ailleurs explicitement, en évoquant le « modèle » constitué par « la manière d'écrire des mœurs » des « maîtres de la Sagesse » (La Bruyère, *Discours sur Théophraste*, La Fontaine, préface des *Fables*). Et si, comme le rappelle Pascal, « Salomon et Job ont le mieux connu et le mieux parlé » de la condition humaine, les premiers lecteurs des *Maximes* de La Rochefoucauld ne manquèrent pas de noter leur « accord parfait avec les sentences de l'Ecclésiastique » (p. 69). Une évidence, donc, et pourtant, on ne le sait que trop bien, les évidences parfois aveuglent. Ainsi, tout en disposant d'excellentes synthèses sur l'influence de la Bible sur la littérature de l'âge classique, une étude entièrement consacrée aux rapports entre la sagesse biblique des Livres Sapientiaux et la sagesse profane des moralistes de la seconde moitié du XVII^e siècle faisait encore défaut. La tâche était ardue, car il convenait d'associer la rigueur dans la reconstitution

des contextes historiques et la finesse de l'analyse littéraire. Maxime Normand (M.N.) s'y adonne avec un plein succès et avec une aisance d'écriture dont le lecteur ne peut que lui savoir gré.

- 2 Il fallait d'abord revenir sur les Livres Sapientiaux eux-mêmes, leurs vicissitudes rédactionnelles très complexes, le rapport qu'ils entretiennent avec d'autres sagesse anciennes (sumérienne, égyptienne et hellénique), leur postérité. En esquissant une « Brève histoire de la sagesse biblique » (chap. 1), M.N. nous rappelle le caractère problématique du corpus de ces livres, qui se présentent comme un ensemble disparate, tant au niveau de la langue (hébreu, grec, mais aussi hébreu traduit en grec ou teinté d'araméen) que de la datation (leur rédaction s'étalant sur une période de mille ans), ou de la forme et de la conception morale qu'ils expriment. Ce caractère disparate des Livres Sapientiaux n'est pas sans conséquence pour leur réception à l'époque moderne, dont M.N. retrace les moments marquants, en s'arrêtant notamment sur les éditions, les commentaires et les paraphrases qui se multiplient entre XVI^e et XVII^e siècles. Cette attention portée par le public de l'âge classique aux Livres Sapientiaux permet aussi des réappropriations inattendues, dont celles libertine (Théophile de Viau) ou pyrrhonienne (Gassendi) de l'Ecclésiaste et de Job. On peut dès lors parler d'une véritable « atmosphère sapientielle » qui marque en profondeur l'époque moderne et qui impose, en retour, de définir avec d'autant plus de rigueur le rapport spécifique qu'instaurent avec la sagesse biblique les pages de La Rochefoucauld, Pascal, La Fontaine et La Bruyère.
- 3 C'est l'objet de quatre chapitres centraux de l'étude de M.N. Une fois reconstitué le contexte, il s'agissait en effet de mesurer le degré d'imprégnation sapientielle de la littérature morale classique, en en précisant la nature et les limites, quitte à retracer aussi, par ricochet, la vision de ces livres que les moralistes classiques produisent ou suggèrent. Pour ce faire, M.N. se penche d'abord sur les rapprochements thématiques, en s'interrogeant en particulier sur la notion même de sagesse. Les Livres Sapientiaux préconisent une double approche de la sagesse, en soulignant tantôt sa dimension plus proprement humaine, et tantôt au contraire son aspect religieux, sinon même « mystique ». Pour ce qui est des « sagesse humaines » (chap. 2), force est de distinguer des perspectives « pessimistes », qui insistent sur la condition misérable et « frêle » de l'homme, et d'autres plus « dirigée[s] vers la prospérité et le bonheur », marquées par « des appels épicuriens à la jouissance » (p. 73-94). Autrement dit, la sagesse est tantôt abordée comme l'unique chemin sûr vers la prospérité matérielle, la joie, le plaisir en repos : le sage est heureux, il profite des joies de l'existence. Tantôt, au contraire (et c'est notamment le cas de Job et de l'Ecclésiaste, ces livres « contestataires » de la sagesse traditionnelle), on médite surtout le « lourd fardeau » des misères qui accablent l'homme, avec de tons qui vont du réalisme désabusé, à l'amertume, et jusqu'à la révolte aigre et désespérée contre l'ordre injuste du monde. Il en va même d'un véritable rejet de la possibilité d'atteindre la sagesse, on met en cause son utilité : la sagesse est introuvable, ou bien impuissante, sinon même dangereuse, le principe de la rétribution des bienfaits par Dieu n'étant en rien assuré (p. 94-158). Ces deux approches des « sagesse humaines » apparaissent juxtaposées dans les Livres Sapientiaux, avec, par exemple dans l'Ecclésiaste, « une succession de sentences qui appartiennent à la sagesse traditionnelle, d'autres qui la critiquent violemment, d'autres enfin qui expriment une sagesse en reste, en surcroît, qui résiste » (p. 157). Elles sont reprises, mais plus nettement articulées par les moralistes français du XVII^e siècle, chez qui le

pessimisme moral est parfois associé à une forme d'optimisme philosophique (c'est le cas notamment de La Bruyère et de La Fontaine). M.N. multiplie dès lors les rapprochements qui font ressurgir en filigrane des œuvres morales classiques un tissu d'allusions ou des réécritures, qui vont au-delà du simple emprunt de thèmes ou images, mais pointent plutôt une affinité de posture et une analogie dans le regard porté sur la condition humaine. Nous nous permettons de souligner, parmi de nombreux rapprochements fort probants, ceux, lumineux, entre la fable de La Fontaine, *L'Homme qui court après la Fortune...* (VII, 11) et Sg 6, 14-17 et Ps 126, 3-4 (p. 80), et entre la remarque *De la Société et de la Conversation* (63) de La Bruyère et Qo 2, 1.

- 4 Pourtant, la sagesse dont traitent les livres bibliques est avant tout une « Sagesse divine » (chap. 3). C'est en effet la sagesse de Dieu (celle créatrice et mystérieuse que Dieu possède et celle qu'Il donne, en rendant ainsi l'homme véritablement sage) qu'il s'agit de décrire et de célébrer dans son caractère terrible et providentiel. À ce titre, les « discours de sagesse », qui peuvent parfois prendre la forme d'une véritable prosopopée de la sagesse personnifiée, occupent une position centrale dans les Proverbes et le livre de la Sagesse comme aussi, quoique dans un mode mineur, dans Job et dans l'Ecclésiastique. La reprise de cette dimension proprement théologique de la sagesse biblique est surtout le fait de Pascal. Et M.N. de multiplier les renvois aux sources sapientielles des *Pensées*, dont on retiendra tout particulièrement les pages qui rapprochent le fragment célèbre sur la « Disproportion de l'homme » des chapitres 17 et 18 de l'Ecclésiastique (p. 176-179). De façon plus inattendue, les thèmes de l'obscurité et de la beauté de la sagesse divine se retrouvent aussi discrètement mais nettement évoqués sous la plume de La Fontaine et La Bruyère.
- 5 Au-delà des convergences philosophiques ou théologiques et des résurgences des lieux communs, c'est toutefois au niveau des choix stylistiques que le « cachet sapientiel » s'imprime avec la plus grande force dans les œuvres de quatre grands moralistes français. M.N. consacre dès lors la dernière partie de son ouvrage à l'influence de la « Rhétorique sapientielle » (chap. 4), en s'interrogeant notamment sur le rapport entre « Imagination et Sublime » (chap. 5). L'analyse littéraire se fait ici extrêmement riche, en particulier en ce qui concerne les corollaires moraux de certains choix formels : comment un discours qui privilégie « une énonciation instable et complexe », en intégrant même la parole de l'insensé et l'auto-ironie, peut-il valoir comme discours moral, sinon moralisateur ? Bornons-nous à rappeler les éléments qui rapprochent l'écriture des moralistes classiques de la « rhétorique sapientielle » : « Le style coupé, la brièveté, la discontinuité, la diversité énonciative, le recours à l'imagination à travers les genres de la fable et de la parabole et les figures de la métaphore et de l'hypotypose » (p. 294). Toutefois, comme le remarque à plusieurs reprises M.N., ces « homologues rhétoriques » valent (sauf dans le cas de Pascal) moins comme l'indication d'un modèle unique et dominant que comme une justification ultérieure de choix stylistiques issus surtout d'autres sources et d'autres instances esthétiques et conceptuelles.
- 6 Comme on le devine par ces courtes remarques, l'étude de M.N. est extrêmement riche et aborde des enjeux qui dépassent largement la simple critique des sources (on trouvera néanmoins en appendice une liste des références sapientielles des quatre auteurs étudiés). Pour en souligner les traits les plus novateurs, nous souhaiterions pour conclure nous arrêter sur deux ordres de résultats, solidement établis par *Le Souffle de la sagesse*.

- 7 Il s'agit, d'une part, d'apports qui relèvent de l'histoire littéraire proprement dite. L'étude de l'imprégnation sapientiale des moralistes classiques impose de s'interroger sur des ouvrages qui le plus souvent dissimulent leurs intertextes bibliques. Conformément à la règle mondaine qui préconise l'effacement des citations et aux exigences de l'esthétique de la brièveté qui est la leur, La Rochefoucauld, La Bruyère et La Fontaine s'adonnent à des opérations de réécriture très complexes, et d'autant plus sophistiquées qu'elles doivent s'accommoder d'un texte biblique animé par une force péremptoire et, voire, comme l'écrit M.N., par une sorte d'« énergie sauvage ». À côté du simple emprunt, on distinguera alors des stratégies de raffinement ou de systématisation de l'intertexte sapientiel, mais aussi des modalisations qui visent à radicaliser (par la dramatisation), ou à affaiblir (par la modalisation lexicale, l'ironie ou la contradiction ludique) la source biblique. D'où le paradoxe que l'empreinte des Livres Sapientiaux n'est pas plus nette chez un Pascal qui multiplie les citations et les imitations du *dictatum* biblique ; et de son côté, La Rochefoucauld est si profondément marqué par l'Ecclésiaste qu'il n'a presque pas besoin de l'évoquer littéralement. S'interroger sur les sources sapientiales de ces auteurs n'a rien donc d'un travail de pure érudition et ce cas d'étude suggère au contraire la nécessité plus générale d'adopter une approche souple dans l'analyse des intertextes bibliques dont le caractère rigide, car figé, n'interdit en rien la multiplicité et la plasticité des usages. D'autre part, cette attention accordée aux stratégies de réappropriation permet d'apprécier de manière inédite la postérité des Livres Sapientiaux au XVII^e siècle. On décèle des constantes (l'influence, littéraire et philosophique de l'Ecclésiaste) mais aussi une évolution, avec une imprégnation sapientielle progressive, qui augmente en passant des *Maximes*, aux *Pensées*, et même du premier au second recueil des *Fables*, jusqu'à éclore avec La Bruyère. Mais on pourrait même aller plus loin, et risquer une sorte de lecture à rebours qui met en correspondance chacun des auteurs modernes analysés avec le livre biblique auquel leur réflexion serait le plus particulièrement apparentée : « La morale prosaïque des *Fables* de La Fontaine aux Proverbes, l'analyse désabusée de La Rochefoucauld à l'Ecclésiaste, l'abondance mêlant morale utilitaire et religion de La Bruyère à l'Ecclésiastique, la théologie et le pathétique de Pascal à la Sagesse de Job » (p. 299). Ainsi, la matrice sapientielle se diffracte tout en gardant sa spécificité dans une série de réappropriations qui en retour en modifient l'aspect.
- 8 Ce qui nous permet d'évoquer le second ordre d'acquis apportés par l'ouvrage de M.N., qui relèvent plutôt de l'histoire de la philosophie. Comme le rappelle très pertinemment l'auteur, une des raisons du succès des Livres Sapientiaux auprès des moralistes classiques est sans doute l'effacement presque total des questions du péché originel et de la dimension eschatologique, car « dans leur plus grande partie, c'est de cette terre » que les Livres Sapientiaux « traitent et non d'un ciel nouveau » (p. 30-31). Or, ce constat impose d'inscrire la réception des Livres Sapientiaux par les moralistes classiques à l'intérieur du contexte plus vaste des approches philosophiques de la sagesse au XVII^e siècle. On oublie en effet trop souvent à quel point les grands projets de refondation de Descartes, Spinoza, Leibniz ou Hobbes relèvent aussi du sapientiel. Autrement dit, il ne s'agit pas seulement de renouveler la physique et la métaphysique, mais de ressaisir la condition de l'homme et d'indiquer des voies possibles vers le bonheur, ou du moins la paix de l'âme et la santé du corps. En cela, le modèle des sagesse anciennes et païennes est certes dominant, mais la confrontation avec les

perspectives développées par ces livres bibliques qui se tiennent souvent « à hauteur d'homme » n'est pas absente.

- 9 La synthèse magistrale de M. Normand ne peut donc qu'appeler à de nouvelles enquêtes qui en prolongent et valident les intuitions. C'est sans doute l'effet, outre celui de la qualité de cet ouvrage, de « l'éternel paradoxe de la sagesse : ce discours qui dans sa volonté de clôture laisse apparaître des énoncés nouveaux et de sens inattendus » (p. 300).

AUTEURS

ALBERTO FRIGO

Università degli Studi di Milano,
Dipartimento di Filosofia « P. Martinetti ».